

**Eugène BOOH
BATENG**

Chargé de Cours

ESSTIC

Université de Yaoundé II

**LA COMMUNICA-
TION AFRICAINE,
UNE CONTRIBU-
TION A
L'ANTHROPOLOGIE
DE LA COMMUNI-
CATION**

RESUME

Le présent article aborde la question du statut scientifique de la communication africaine qui désigne à la fois les pratiques de communication en Afrique, un domaine de recherche scientifique et un corps d'enseignements universitaires.

Après avoir sondé les rapports entretenus par les sciences de l'information et de la communication et les médias modernes, l'article préconise une extension de l'objet et du champ de la recherche de ces sciences aux modes et procédés de communication pré modernes des différentes communautés du monde. Dans cette perspective, la communication africaine constitue une source d'enrichissement épistémologique pour l'anthropologie de la communication au sein des sciences de l'information et de la communication.

ABSTRACT

The article deals with the scientific status of the African communication which means African original communication practices, a scientific research domain and a body of university teachings.

After examining the relationship between information and communication sciences and modern mass media, the article proposes to extend the research field of information and communication sciences to the pre modern communication process of different societies in the world. African communication being then an enriching scientific source for the anthropology of communication.

Mots clés : Communication traditionnelle, mass medias modernes, signifiants, culture, comportement, contexte, intention, valeur communicative, anthropologie de la communication.

INTRODUCTION

Au cours de la décennie 70, la littérature sur la communication est enrichie par les premières recherches sur la communication dans l'Afrique traditionnelle, marquées par des études ponctuelles et non organisées autour d'un paradigme du fait de leur caractère monographique dont la finalité, comme le note pertinemment Mbonji Edjènguèlè¹, était moins de développer une analyse à logique d'expectoration d'un discours endogène, qu'un inventaire des modes de communication encore existants. L'on pourrait citer à titre indicatif les travaux de Ferdinand Fiofiri (1975) sur les médias traditionnels au Nigeria, de Totimé (1981) sur l'expression et la communication traditionnelle dans la société zaïroise, du Nigérien Franck Ugboajah (1979-1986) sur le développement de la communication traditionnelle et la redéfinition du concept de mass média traditionnel, du Camerounais Jacques Fame Ndongo (1991) sur la communication par les signaux en milieu rural, du Ghanéen Kwasi Ansu-Kyeremeh (1998) sur les perspectives de la communication traditionnelle en Afrique, qui rassemble les contributions allant de simples descriptions à des typologies opératoires.

Au cours de la deuxième moitié de la décennie 90, la communication en Afrique, déjà objet de recherche en sciences sociales, connaît une évolution marquée par l'introduction des enseignements sur la communication africaine à l'ESSTIC (Ecole Supérieure des Sciences et Techniques de l'Information et de la Communication) de l'Université de Yaoundé II à l'initiative du Recteur Obounou Akong et à la faveur des travaux de J. Fame Ndongo. C'était en 1995.

Bien que dispensés de facto depuis plus d'une dizaine d'années à l'ESSTIC, les enseignements de communication africaine suscitent dans les milieux universitaires camerounais des interrogations et une réflexion sur la spécification du contenu du concept de communication africaine et sur le statut épistémologique de la discipline académique qu'il a générée.

Face à ces interrogations, notre réflexion va s'articuler autour de deux principaux questionnements. Il s'agit :

- Premièrement, d'interpeller les Sciences de l'Information et de la Communication sur le territoire de la communication et celui de la recherche en communication, et de sonder leurs rapports avec les mass-médias modernes ;
- Deuxièmement, d'interroger la communication africaine dans sa phénoménalité en tant que corps d'enseignement dispensés à l'ESSTIC et pratiques communicationnelles anciennes pour savoir si elle est une science ou plutôt objet de science ; et dans ce dernier cas, objet de quelle science.

I. SUR LE PREMIER QUESTIONNEMENT

En 1996, Jacques Fame NDONGO (Professeur de Sémiologie et de Communication à l'Université de Yaoundé II) défraie la chronique dans les milieux universitaires camerounais avec la parution de son ouvrage sur la communication en Afrique intitulé : « *Un regard africain sur la communication. A la découverte de la géométrie circulaire* », publié aux éditions St-Paul à Yaoundé. L'originalité de l'ouvrage réside dans l'effort de modélisation de la communication africaine traditionnelle symbolisée par un schéma circulaire qui n'est pas sans rappeler le modèle de communication élaboré par l'Ecole de Palo Alto 50 ans plus tôt. A l'évidence, la ressemblance au plan géométri-

que entre le schéma de Fame Ndongo et celui de Palo Alto est incontestable. Pourtant, le schéma de Fame Ndongo n'est pas moins singulier, tant il nous introduit dans l'univers de la communication africaine multidimensionnelle, tributaire des cosmogonies africaines qui justifient une représentation du processus de la communication en forme de cercle par référence à la conception originelle du monde et l'extension de la communication à l'échelle du cosmos par l'intégration des divers existants de l'univers soit comme communicants ou actants, soit comme canaux ou supports.

Cinq ans plus tôt (1991), le même auteur avait publié aux éditions SOPECAM à Yaoundé, un premier ouvrage, dans le même champ de recherche, intitulé : *La communication par les signaux en milieu rural*. L'ouvrage traite des signes et codes de communication utilisés en milieu rural camerounais.

Mais bien auparavant en 1983, la patriarche initié, Mbombog Mayi matip signait un essai paru aux Éditions Clé sous le titre : *L'Univers de la parole*, préfacé par Prince Dika Akwa Nya Bonambella (ancien chercheur en anthropologie au C.N.R.S. à Paris et à l'Institut des Sciences Humaines de Yaoundé). Cet essai procède à une étude polysémique de la parole et dresse une typologie des modes de communication africains traditionnels. L'auteur y distingue trois types de paroles correspondant à trois formes de communication fonctionnelles dans l'univers communicationnel africain. Il s'agit de :

- La parole audible qui renvoie à la communication acoustique entre existants du monde visible. Elle est selon l'auteur véhiculée par les cris d'oiseaux et d'animaux, les sons des tambours, la musique, les dires des hommes où réside le pouvoir de bénédiction et de malédiction ;
- La parole sentie : elle correspond à la communication ou à la relation entre l'homme vivant et le

monde immatériel qui se manifeste par des sensations physiques ou des signes perceptibles correspondants à des messages à décoder par le communicant initié. Selon le patriarche Mayi Matip, la parole sentie concerne le monde fluide, immatériel devant lequel nous sommes, sans initiation spécialisée, aveugles et sourds. Ces stimuli constituent des messages que nos sens sont incapables de capter et que nous ne pouvons connaître qu'à travers des effets enregistrés par tout notre être ...

- La parole vue qui est un mode de communication non acoustique basée sur les signes, les symboles et des objets. Le décryptage de ces signes et symboles fait intervenir le monde physique et le monde métaphysique selon le contexte de la communication. L'auteur précise à ce sujet que cette parole se diffuse aussi par des signes divinatoires, des rêves, et surtout la double -vue².

Bien plus, le patriarche Mayi Matip analyse le pouvoir de la parole en mettant en relief autant les fondements de sa puissance qui procède de l'initiation que les destinataires de la communication humaine verbale que sont les différentes catégories d'existants de la nature : les animaux, les végétaux, les minéraux.

Peut-on passer outre les enseignements savants du vieux chasseur aveugle malien Ogotomméli dont l'exposé sur la cosmogonie dogon en 1946, constitue la matière de l'essai *Dieu d'au* de l'ethnologue Marcel Griaule. Sur le plan communicationnel, l'on retient du décryptage du récit du Vieux sage Ogotomméli que le verbe ou parole est puissance, puissance créatrice qui intervient dans toutes les activités humaines. Cette puissance, c'est l'adjuvant qui confère pouvoir et efficacité à la communication humaine qui est par essence multidimensionnelle. Il s'agit

notamment de la communication de l'homme avec les divers existants du monde extérieur, à savoir : le monde animal, végétal, minéral, fluide et immatériel, qui inscrivent la communication chez le négro-africain dans une logique totalisante qui fait d'elle, une communication à l'échelle de tout l'univers, et en somme une cosmo-communication. Le préfacier de «l'Univers de la parole», Prince Dika Akwa Nyabonambella, fait observer à ce propos que « *la culture africaine ne se satisfait pas d'une conception monistique (du monde), c'est-à-dire la prise en compte d'une seule et unique facette de la réalité. Sa pensée trouve vie dans une perpétuelle dialectique du visible et de l'invisible, du concret et du non concret, etc.* »³.

Les travaux convoqués et bien d'autres laissaient-ils planer à l'horizon le spectre d'une discipline ou d'un champ de recherche virtuel ou en émergence en communication avec pour objet les procédés de communication dans l'Afrique ancestrale ? Toujours est-il qu'à la faveur de la réforme pédagogique opérée à l'Esstic en octobre 1994, qui a abouti à la création de cinq filières et cinq départements correspondant aux métiers classiques de la communication, des enseignements de communication africaine font concomitamment leur apparition au sein du Département de la communication africaine.

Dans l'esprit du recteur de l'époque, le Pr. Obounou Akong, il était question d'intégrer et de promouvoir dans les programmes de formation des institutions universitaires, des enseignements et des recherches inspirés par les réalités africaines dans les domaines du droit, de l'économie, de la science politique, de la médecine, de la communication... C'est donc ce contexte de réformes qui donne naissance au concept de *communication africaine*⁴ dont les enseignements seront localement nourris par les recherches des africanistes dont le Camerounais J. Fame Ndongu.

Mais peut-on, pour autant que le concept existe et que les enseignements sont dispensés, parler valablement de la communication africaine comme domaine de recherche ou comme discipline d'enseignement sans courir le risque de se heurter au problème de la reconnaissance scientifique de cette discipline et de son concept géniteur ? La communication africaine peut-elle trouver une place au sein des sciences de l'information et de la communication en tant qu'objet ou domaine d'étude spécifique ? Quel peut en être l'apport dans le développement de ces sciences ? Et si son enseignement au niveau universitaire et en l'occurrence dans une institution universitaire de formation et de recherche en communication : l'Esstic de Yaoundé, est une hérésie ou une innovation pédagogique et scientifique plutôt féconde aux plans heuristique, académique, voire culturel et idéologique.

Si tant est par hypothèse que la communication est par définition et selon le modèle télégraphique tout processus de transmission ou d'échange de message entre des entités qui sont en relation directe ou indirecte, les procédés de communication prémodernes propres à l'Afrique et aux autres communautés du monde, peuvent être objet d'étude en Science de l'Information et de la Communication, en tant qu'ils n'échappent pas aux paradigmes d'étude utilisés dans ces sciences, et nonobstant les spécificités culturelles (vision du monde, organisation et fonctionnement de la société, croyances, besoins et aspirations du groupe, niveaux de développement culturel : scientifique et technique...) qui ne sont pas sans conséquence sur les modes de communication, les manifestations et la subsimation du phénomène qu'est la communication, lequel a certes beaucoup évolué avec l'avènement de la communication de masse qui est un phénomène encore récent.

Le problème de la communication africaine trouve davantage un sens par rapport au contexte de naissance des Sciences de l'Information et de la Communication, marqué par le tribut payé par ces sciences naissantes au déterminisme ambiant dans les milieux scientifiques des décennies 1930 et 1940, qui a permis d'emblée de bâtir autour du phénomène des médias modernes (médias électroniques) l'essentiel de l'héritage problématique, théorique et épistémologique des Sciences de l'Information et de la Communication.

Le réductionnisme des premières études de l'ère béhavioriste, axées dès le début des années 1940 sur l'influence, l'impact et la persuasion médiatiques, a érigé et conforté le phénomène des mass médias comme objet d'étude privilégié des Sciences de l'Information et de la Communication selon un découpage en cinq domaines traditionnels de recherche, délimités par la question programme de Lasswell « *qui dit quoi, à qui, par quel canal et avec quel effet ?* ».

En admettant cependant que le modèle télégraphique et le paradigme de Laswell sont applicables à tous les processus de communication, indépendamment des modes et systèmes de communication dans l'espace et le temps, il se trouve malheureusement qu'en se focalisant sur les médias modernes, leurs fonctions et leurs effets, il est apparu historiquement difficile aux Sciences de l'Information et de la Communication de rassembler à leur naissance, sous la bannière de recherches dans cette discipline les travaux portant sur les moyens, les procédés et systèmes de communication socio-traditionnels. Ces derniers ayant été, nous semble-t-il abandonnés à d'autres sciences que sont notamment, la sémiologie, la linguistique, l'ethnologie, etc.

On s'explique donc aisément, au nom de la modernité, c'est-à-dire de la techno-communication et d'une ap-

proche diffusionniste et parcellaire de la communication et de l'univers de la recherche en communication, victimes du shanonisme, la quasi marginalisation des procédés de communication pré-modernes en général et de la communication africaine traditionnelle en particulier, auxquelles les spécialistes et les recherches en Sciences de l'Information et de la Communication n'ont jusque là accordé que très peu d'attention et d'intérêt.

Suffirait-il pourtant de considérer la communication comme étant, avant tout et à l'origine, un phénomène culturel et co-naturel à l'homme avant de devenir récemment un phénomène de mode lié à la nature et à l'évolution des supports et des techniques de diffusion, datant de l'apparition des médias électroniques, pour comprendre à quel point il est difficile de justifier l'évacuation des modes et systèmes de communication traditionnels encore présents et fonctionnels dans des sociétés contemporaines du champ de la réflexion et de la recherche en Sciences de l'Information et de la Communication. Celle-ci étant comme l'indiquent les adeptes du collège invisible (R. Birdwhistell, D. Jackson, P. Watzlawick, J. Weakland ...) : « ...un processus social permanent intégrant de multiples modes de comportements : la parole, le geste, le regard, la mimique, l'espace inter individuel, etc... »⁵

Il ne s'agit pas, pour reprendre Y. Winkin⁶, de faire une opposition entre la communication verbale et la communication non verbale. La communication est ici considérée comme un tout intégré. Par plus que les énoncés du langage verbal, les messages issus d'autres modes de communication n'ont de signification intrinsèque : ce n'est que dans le contexte de l'ensemble des modes de communication, lui-même rapporté au contexte de l'interaction que la signification peut prendre forme. Et les auteurs du collège invisible de penser à ce sujet que la recherche sur la communication entre les hommes ne commence qu'à par-

tir du moment où est posée la question « *parmi les milliers de comportements possibles, quels sont ceux retenus par la culture pour constituer des ensembles significatifs* »⁷. La communication n'étant donc par essence qu'un système d'ensembles significatifs dans une société ou une aire culturelle donnée. L'on en déduit l'importance accordée aux notions de système et de contexte par R. Birdwhistell pour qui « *la communication ne se limite pas au message ni même à l'échange, à l'interaction. Elle inclut aussi le système, le contexte qui les rend possible* »⁸. Dans cette même perspective, nous gardons de Dell Hymes l'extension de la communication à « *tout comportement et tout objet, à condition que les membres (ou certains membres socialement définis d'une communauté culturelle) les définissent comme communicatifs* »⁹.

Fort de ces arguments, il paraît pertinent de rappeler à dessein l'apport scientifique combien important des travaux anthropologiques de Gregory Bateson (le maître de l'École de Palo Alto) entrepris dès la fin des années 1920 sur les communautés des îles du Pacifique, qui ont bouleversé à la deuxième moitié des années 1940 l'édifice théorique mis en place par les adeptes de l'approche diffusionniste ou télégraphique de la communication, en opérant une sorte de révolution copernicienne dans la recherche en Communication avec la conception par Palo Alto d'un modèle de communication circulaire, symbole de la « *Nouvelle communication* », c'est-à-dire une conception orchestrale de la communication. Il s'agit depuis lors d'une communication considérée comme un processus bi-univoque, basé sur l'échange, l'interaction, l'interrelation et la rétroaction (feedback) qui sont les notions clés de la théorie cybernétique de la communication issue des travaux de Bateson et l'École de Palo Alto et inspiré par la cybernétique de Norbert Wiener.

Or il se trouve que la « *nouvelle communication* » est l'aboutissement lointain des recherches anthropologiques

menées par Bateson en Nouvelle Guinée dans les îles du pacifique et aux îles Bali en Indonésie actuelle, sur l'élaboration d'une théorie transculturelle de la communication, à partir d'une réflexion sur les relations et interactions entre les individus et la société (Naven, 1930) et les interactions entre individus dans la société (*The balinese character : a photographic analysis*, 1942), inspirées par les cultures locales et en particulier la complexité du phénomène de la communication dans ces sociétés primitives.

Ces recherches sont à la base des travaux réalisés par Palo Alto sur les processus de socialisation et la Pragmatique de la communication qui permettent d'expliquer les cas de dérèglements mentaux résultant des dysfonctionnements communicationnels ou des situations de communication pathologique entre les individus et leur milieu social et culturel. Il en découle la théorie du comportement élaborée par Palo Alto qui repose sur le postulat selon lequel « *la communication affecte le comportement* ». Au-delà de leurs conséquences au plan scientifique, les travaux de Bateson et ses disciples ont su valoriser la dimension culturelle de la communication. Leurs conséquences aux plans théorique et épistémologique ont apporté un éclairage nouveau sur l'étendue du territoire de la communication et de la recherche en Sciences de l'Information et de la Communication ; notamment avec la coextension de la communication aujourd'hui à toutes les situations de communication possibles ayant comme protagonistes ou actants des êtres de tous ordres : les humains, les animaux, les végétaux¹⁰, voire des réalités ou des entités telles que la société, la culture. Ils ont de toute évidence permis d'ébranler progressivement le quasi monopole détenu dans ce domaine par la techno communication au profit d'une approche et d'une analyse spatio temporelle intégrant les spécificités socio-culturelles qui affectent et déterminent l'univers de la communication ;

entendez l'univers des communications humaines possibles.

II. LA COMMUNICATION AFICAINE : SCIENCE OU OBJET DE QUELLE SCIENCE ?

Cette question appelle des clarifications sur la communication africaine en tant que concept, discipline d'enseignements et domaine de recherche scientifique.

En écrivant « Un regard africain sur la communication. A la découverte de la géométrie circulaire », (1996), J. Fame Ndongo s'était fixé deux objectifs dans cet essai en rapport avec la définition et le statut de la communication africaine, à savoir :

- décoder le fonctionnement de la communication africaine originelle ;
- et étendre le terme communication à toutes les techniques qui permettent la mise en commun des informations, des connaissances, des sentiments, des faits, idées, et fantasmes...

La finalité de l'essai, précise-t-il, *n'était pas décrypter le déploiement en Afrique des techniques de diffusion collective, mais d'élucider, voire d'exhumer le riche patrimoine communicationnel de l'Afrique millénaire en voie de disparition, sous la menace du temps et de l'invasion de l'univers technétronique moderne*¹¹.

En somme, la communication africaine se présente ici comme l'ensemble des pratiques communicationnelles endogènes dont l'étude des fondements et des mécanismes autant que la compétence communicative vise la compréhension et la connaissance de l'univers des communications possibles et des systèmes de communication de l'Afrique ancestrale.

Mais une telle étude impose au préalable de savoir au-delà de toute amalgame et des généralisations abusives et retrojectives ce qui mérite fondamentalement d'être considéré comme africain dans la communication africaine ; autrement dit de définir le territoire ou le domaine de la recherche scientifique sur la communication africaine aussi bien dans une perspective diachronique que synchronique. Ce concept peut-il générer une discipline scientifique autonome ou nouvelle, ce qui suppose qu'il renvoie à un objet spécifique, une méthode, des théories et des paradigmes propres. Le cas échéant, la communication africaine n'est ou ne pourrait-elle qu'être objet d'étude des sciences sociales existantes et en l'occurrence les Sciences de l'Information et de la Communication qui constituent le cadre théorique et épistémologique de notre réflexion. C'est ici que l'anthropologie de la communication, en tant que champ de recherche émergent en Sciences de la Communication dans les Universités Américaines au cours des années 1960 et plus tard dans les universités européennes est une réponse à notre préoccupation. Comme on peut le noter à la suite de Yves Winkin¹², cette branche des Sciences de l'Information et de la Communication a bâti son épistémologie autour de deux notions essentielles qui sont :

- le contexte. Celui-ci, peut-on dire de manière générale, réfère à l'environnement culturel et social des communicants, aux situations de communication possibles dans une société ou une aire culturelle donnée, à l'économie communicative, c'est-à-dire les ressources en moyens de communication et aux systèmes de valeurs communicatives ; qui rendent possible les messages, l'échange et l'interaction. Dans un style peu clair, Ray Birdwhistell définit le contexte comme étant « *un ici et maintenant vérifié (qui) n'est pas un environnement, ... pas un milieu. C'est un lieu d'activité dans un temps d'activité, d'activité et de règles de signification de celle-ci* »¹³. Il faut y entendre selon Birdwhistell, les conditions d'interaction qui organisent les

relations de réciprocité entre les individus ou entre les faits sociaux.

- Et l'intention, entendez l'intention de communication attribuée ou reconnue par l'individu ou la société à un actant donné : êtres vivants, être du monde invisible, objets.

En publiant «L'anthropologie de la communication» (1967), titre qui, à n'en pas douter augurait une nouvelle branche en Sciences de l'Information et de la Communication, l'anthropologue linguiste américain Dell Hymes (pionnier de cette discipline) n'entendait pas fonder une nouvelle discipline, mais rappeler que les Sciences de l'Information et de la Communication et l'anthropologie en particulier se devaient de prendre en compte les définitions locales de la communication inspirées par les spécificités culturelles et les pratiques de communication endogènes des différentes sociétés dans l'espace et le temps. S'inspirant de la communication chez les Indiens Ojibwa qui admettent que les dieux parlent aux hommes par l'intermédiaire des coups de tonnerre, ou que les pierres sont des signes disposés par les dieux dans le désert pour aider les hommes à le traverser, Dell Hymes est amené à insérer dans l'économie communicative d'une société tous les acteurs auxquels ses membres attribuent des intentions de communication (les dieux, les morts, les animaux, les objets) pour communiquer¹⁴. Le programme de recherches qu'il propose en 1967 consiste en une investigation ethnographique des comportements, des situations et des objets qui sont perçus au sein d'une communauté donnée comme ayant une valeur communicative : « *tout comportement et tout objet peut être communicatif et l'éventail des possibilités communicatives est bien plus large et plus significatif que notre attention courante à la parole ne le révèle ... L'étendue de la communication en anthropologie doit (donc) dépendre de l'étendue de la communication dans*

les cultures ou communautés sur l'étude ethnographique desquelles reposent les faits et les théories anthropologiques »¹⁵.

Cette approche contextuelle et culturaliste de la communication dénie donc toute absurdité au schéma circulaire de la communication africaine de Fame Ndongo dont les acteurs dans les processus de communication peuvent être selon cet auteur, des êtres humains vivants, des dieux, des génies, des défunts, utilisant une panoplie de moyens (supports physiques, signes, symboles) pour communiquer entre eux. Dans ce contexte négro-africain, l'intention de communication entre l'homme et la nature extérieure est patente. En même temps, cette approche conforte la valeur communicative des relations de l'homme avec la nature décrite par le patriarche Mayi Matip dont l'essai cité fait mention de la parole de l'homme sur les animaux (communication de l'homme avec les animaux), sur les végétaux (communication humaine avec les végétaux), sur les minéraux (communication de l'homme avec le règne animal)¹⁶. Dell Hymes peut d'ailleurs conclure que dans « *toute culture ou communauté, le comportement et les objets en tant que produits (par fabrication et par vocation) du comportement sont sélectivement organisés, utilisés, fréquentés et interprétés pour leur valeur communicative* »¹⁷.

Il s'agit en définitive d'accorder une importance particulière au système de valeurs communicatives, aux codes et règles locaux qui déterminent la communication dans une communauté donnée. Dans cette perspective, les règles de communication et les pratiques communicationnelles, sont envisagées, interprétées et comprises dans leurs relations avec le cadre social et l'environnement culturel donné.

Le contexte et l'intention si valorisés par l'anthropologie de la communication sont deux notions grâce aux-

quelles les Sciences de l'Information et de la Communication ne peuvent récuser l'intégration dans leur champs scientifique, l'étude des procédés et systèmes de communication générés par les cultures des différents peuples dans l'espace et le temps et en particulier de la communication africaine. La communication étant par définition « *la réalité d'une relation établie entre deux entités par la transmission d'informations ou le partage du savoir* »¹⁸. Elle ne se limite pas dans la perspective anthropologique, au message, à l'interaction, ni même à l'échange ; elle inclut aussi le système de pensée et le contexte qui la rend possible. Birdwhistell n'hésite pas à l'envisager comme la manifestation de la culture ou « *la culture en actes* » en ce que « *chaque acte de transmission de message est intégré à une matrice beaucoup plus vaste, comparable dans son extension à la culture* »¹⁹ ; et rappelant Gregory Bateson²⁰ qui y inclut *l'ensemble des processus par lesquels les sujets s'influencent mutuellement*. Cette perception étant basée sur la prémisse que *toute action et tout évènement offre des aspects communicatifs*. La portée théorique de ces définitions permet de sauver l'essentiel du phénomène de la communication qui est par essence hétérogène, c'est-à-dire les systèmes de signifiants et de signifiés des groupes ou des aires culturelles données. L'on peut en déduire que les enseignements et les travaux de recherche en communication africaine à l'Université de Yaoundé II s'inscrivaient déjà dans une démarche et une perspective anthropologique qui prennent en compte la dimension culturelle et la définition locale de la communication.

CONCLUSION

En guise de conclusion, serait-il illusoire et illogique de légitimer les modes et systèmes de communication africains traditionnels comme objet d'étude de l'anthropologie de la communication et de manière générale des Sciences de l'Information et de la Communication.

Il reste entendu que si l'anthropologie de la communication doit prendre en compte les définitions locales de la communication, les pratiques de communication propres aux sociétés africaines traditionnelles ou prémodernes constituent, à n'en pas douter, un objet d'étude de cette discipline qui trouve ainsi en la communication africaine, à la fois une source d'enrichissement certaine et une contribution scientifique que l'on ne saurait plus ignorer ou négliger.

NOTES

1. Mbonji Edjenguèlè : «La communication conchyliantique, une performance de la culture». Colloque sur la communication africaine, ESSTIC, Yaoundé, Mai 2006.
2. Mayi Matip (Th.) : L'univers de la parole, éd. Clé, Yaoundé 1983, pp. 12-13.
3. Mayi Matip (Th.) : idem, p.11.
4. Dans les Universités camerounaises, l'expression "Communication africaine" est une appellation consacrée qui désigne une discipline académique et un domaine de recherche qui ont pour objet la communication en Afrique.
5. Winkin (Y.): La nouvelle communication, éd. du Seuil, Paris 1981, p. 24.
6. Idem.
7. Winkin (Y.): La nouvelle communication, éd. du Seuil, Paris 1981, pp. 22 - 23.
8. Winkin (Y.): Anthropologie de la communication, éd. de Boeck/Seuil, Paris p. 71.
9. Idem, p. 105.
10. Pons (Ch.M.) : « la communication ; histoire d'une pratique et d'une science» in la communication modélisée. Introduction aux concepts, aux modèles et aux théories. Sous la direction de Gilles Willet, éd. ERI, Paris 1992, pp. 48-64.
 - Bougnoux (D.) : «Les territoires de la communication» in La communication. Etat des savoirs, éd. Sciences Humaines, Auxerre 1998, pp. 25-31.
11. Fame Ndongo (J.) : Un regard africain sur la communication. A la découverte de la géométrie circulaire, éd. St Paul, Yaoundé, P. 7.
12. Winkin (Y) : La nouvelle communication, éd. du Seuil, Paris 2000, p. 293.

13. Winkin (Y) : « Vers une anthropologie de la communication » in la communication. Etat des savoirs, éd. Sciences Humaines, Auxerre 1998, pp. 111-112.
14. Hymes (D.): the anthropology of communication in FEX Dance (éd.) Human communication theory, original essays, Holt, Rinehart and Winston, 1967, cité par Yves Winkin, ibidem.
15. Hymes (D.): Op. cit, pp. 101 et 126.
16. Mayi MATip (Th.) : op.cit pp. 60-62.
17. Hymes (D.), op. cit, p. 127.
18. Pons (Th. M): op. cit. p.49.
19. Winkin (Y) : Anthropologie de la communication, éd. du Seuil, Paris 2000, p. 87.
20. Bateson (G.) : Communication : The social matrix of psychiatry, p. 6, cité par Y. Winkin, op. cit, p. 55.